Le Monde vendredi 13/04/12

Le Calme retrouvé

de Tim Parks,
traduit de l'anglais par Isabelle Reinharez, Actes Sud, 326 p., 23,80 €.
C'est d'abord un parcours du combattant : celui que mène l'écrivain Tim Parks, de scanners en analyses, pour tenter de comprendre quelle maladie lui vaut les douleurs qui lui vrillent le bassin et le réveillent la nuit. C'est finalement un long chemin, jalonné de lectures et d'exercices de méditation, qui mène l'auteur à reconsidérer la primauté, jamais questionnée, de l'esprit sur le corps.

Journal d'un corps

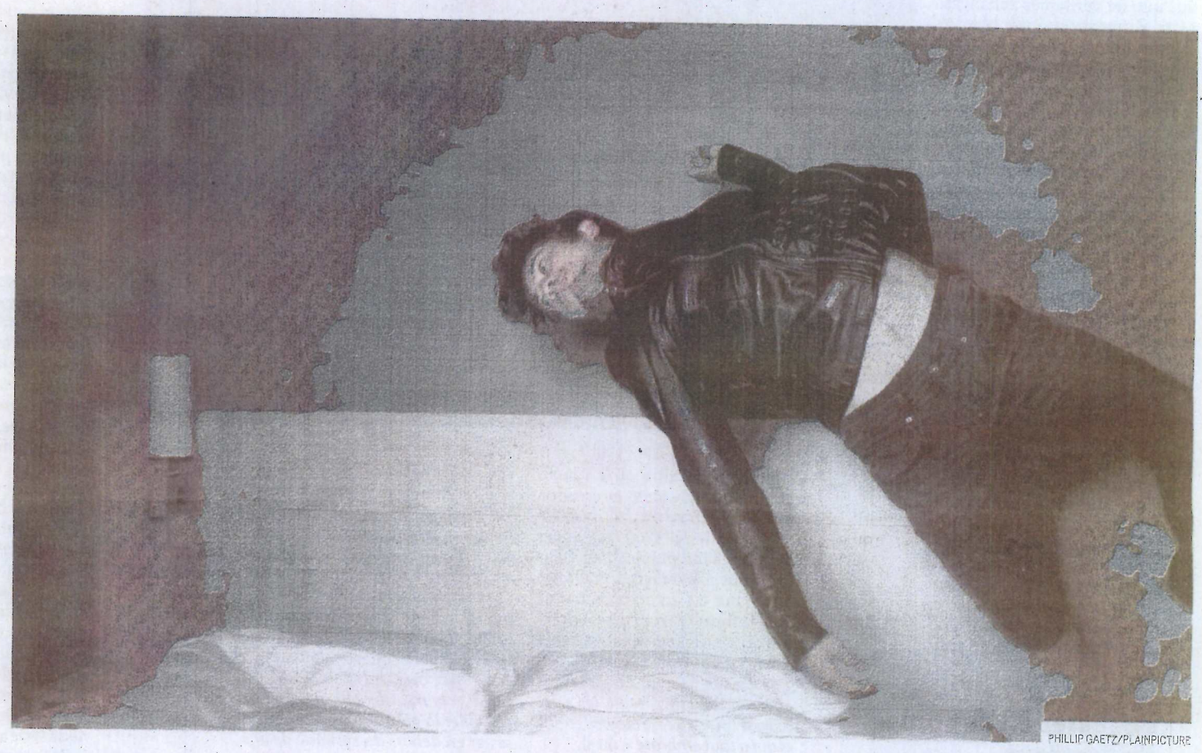
de Daniel Pennac,
Gallimard, 394 p., 22 €.
A 12 ans et dix mois, un jeune garçon décide qu'il va tenir le journal de son corps, pour l'apprivoiser et *« parce que tout le monde parle d'autre chose »*. Au fil des ans, il y fait état de ses sensations, même si de longues périodes peuvent s'écouler sans qu'il y note rien, la construction du personnage social prenant le pas. Qu'il exulte, souffre, jouisse ou se fatigue, ce corps affirme la nécessité de goûter le monde par les cinq sens.

Georges Perec.

Le corps à la lettre,
de Maryline Heck,
José Corti, 266 p., 23 €.
Mort il y a trente ans, Georges Perec garde l'image d'un écrivain dont l'œuvre serait essentiellement un dialogue avec la littérature. Pourtant, il notait dans *W ou le souvenir d'enfance*, parlant de ses parents : *« J'écris parce que (...) j'ai été un parmi eux, ombre près de leur ombre, corps près de leur corps. »* Maryline Heck revisite l'œuvre de Perec à l'aune de ses tentatives pour dire le corps.

Un récit, une fiction et un essai. Trois auteurs se collettent comme peu l'ont fait auparavant avec les sensations et les désordres de notre prosaïque enveloppe de chair et d'os

A bras-le-corps


PHILLIP GAETZ/PLAINPICTURE

RAPHAËLLE LEYRIS

Tim Parks raconte, dans l'avant-propos du *Calme retrouvé*, qu'après en avoir lu le manuscrit, son éditeur l'a interrogé : *« Dans quel genre désirez-vous qu'on le range ? (...) Santé, Psychologie, New Age, Biographie, Essais critiques ? »* En littérature ? Allons bon, vous n'y pensez pas ! Il s'agit d'un texte qui nous entretient, entre autres, des problèmes de prostate et des *« mictions impossibles »* de son auteur. Celui-ci a passé des années à souffrir de douleurs dans le bassin auxquelles la médecine ne trouvait pas de cause physiologique, avant de les soigner en travaillant à réconcilier son corps et son esprit par la méditation. Il évoque ici *« les douleurs et les humiliations qu'on apprend très tôt à passer sous silence »*, avec un vocabulaire *« qui n'a jamais été destiné à être utilisé en société »* – encore moins à être employé par un écrivain tel que Tim Parks, universitaire britannique installé en Italie, auteur de *Comment peut-on aimer Roger ?* (Actes Sud, 1992) ou d'*Une saison de Vérone* (Christian Bourgois, 2002), et traducteur d'Italo Calvino ou d'Alberto Moravia.

Il a fini par proposer à son éditeur de classer *Le Calme retrouvé* dans la catégorie *« histoires vécues »* car, explique-t-il toujours dans l'avant-propos, *« il n'y a que les histoires pour rassembler le monde de façon inattendue »*. Un objectif qui pourrait, après tout, être un résumé modeste de ce à quoi tend la littérature. Tim Parks, à n'en pas douter, considère que son récit relève à plein droit de celle-ci, lui qui l'a parsemé de références et réflexions littéraires profondes, drôles ou surprenantes, comme lorsqu'il s'interroge sur les problèmes de prostate de l'écrivain anglais Thomas Hardy (1840-1928), ou convoque le *Molloy* de Beckett.

A quelles conditions un livre est-il autorisé à s'emparer du corps, entendu comme machinerie organique, objet ni héroïque ni érotique ? L'humilité de l'expression *« histoire vécue »* – *« témoignage »*, annonce la couverture française – utilisée par Tim Parks vaut peut-être indice : il y faudrait le sceau de l'expérience et de la vérité. L'avant-propos du *Calme retrouvé* témoigne de cela, quand il vient insister sur la véracité des faits rapportés, comme si l'emploi du « je » et la désignation de soi comme Tim Parks (*« Signor Pax »*, disent les Italiens), ou encore l'insertion d'images diverses – scanners, schémas corporels, tableaux –, ne suffisaient pas. Il s'agit peut-être, aussi, d'une manière pour l'auteur de s'excuser, lui qui assure d'emblée : *« Je n'ai jamais envisagé d'écrire un livre sur le corps, encore moins sur mon corps. Quelle indélicatesse ! »*

Autre preuve que seule l'homologation par le réel autoriserait un écrivain à s'emparer d'un sujet si « trivial », et tellement délaissé par la littérature : Daniel Pennac tente d'apposer le poinçon de l'expérience authentique sur *Journal d'un corps*. Soit le carnet qu'un homme né en 1924, mort en 2010, a tenu de ses 12 ans à sa mort, en essayant de faire abstraction des dimensions psychologiques, sentimentales, sociales ou historiques de son existence. Juste le journal d'une *« machine à être »*, carcasse dont il a recensé les sensations, agréables ou non, *« non pas au jour le jour mais à la surprise la surprise »*. Vertiges, caries, masturbation, extraction d'un polype nasal, angines, port d'une sonde urinaire (la prostate, encore elle)... Pour faire entrer ces plaisirs et misères, minuscules ou immenses, en littérature, Daniel Pennac tâche d'inverser la perspective d'où s'écrit, en général, le roman.

Pour nimber de véracité son livre, il nous fait le coup classique du journal intime d'un autre, publié par lui : l'auteur de la saga Malaussène signe de ses initiales un avertissement expliquant que ces écrits lui ont été donnés par son amie Louison, laquelle en a hérité à la mort de son père, un éminent personnage public dont l'anonymat doit être préservé. Le dispositif littéraire, usé jusqu'à la corde, ne convainc pas vraiment, tant l'auteur, sujet et objet du journal, est un personnage « pennacien » en diable, bon père, amant généreux pour sa femme, citoyen d'exception, ancien résistant devenu conscience de son époque, comme le révèlent les indices laissés sur le *« bonhomme social »* caché derrière cet ensemble de fluides, douleurs ou perceptions.

Dans le cas de ces deux livres, l'obsession du « vrai » semble servir à convaincre le lecteur que l'expérience est partagée, et donc qu'il peut s'y retrouver – à l'inverse de ce qui se joue habituellement dans le roman, où c'est la « fiction », en tout cas ce que l'on suppose tel, qui doit permettre d'atteindre à l'universel. Comme si la certitude d'un vécu commun pouvait rendre moins cruel le constat de la solitude dans laquelle s'expérimente le corps. Comme si les exemples d'écrivains évoquant la réalité organique sans en faire un objet de farce étaient si rares qu'il était impossible de se détacher de l'exemple absolu, celui de Montaigne, qui prônait une pratique du monde fondée sur l'expérience corporelle, et pour qui le « je » était la seule voie possible d'exploration de *« l'humaine condition »*. Le héros de Pennac cite à plusieurs reprises l'auteur des *Essais*. Mais si *Journal d'un corps* compte des passages savoureux et des notations enthousiasmantes, il échoue à nous montrer autre chose que les talents descriptifs et le sens de la précision de son auteur. Tout faraud de sa bonne idée de départ, n'aurait-il pas omis d'en faire quelque chose ?

Chez lui comme chez Tim Parks, le corps, avec ses surgissements inopinés, ses symptômes incompréhensibles, ce corps qui sans cesse se dérobe à l'entendement, a quelque chose d'un texte à déchiffrer et à interpréter. C'est parce qu'il en semble conscient que l'auteur britannique propose un livre plus intéressant que le français. Il montre le mépris dans lequel, fils de pasteur anglican, intellectuel, il a toujours tenu son corps, s'interroge sur cette distance, raconte comment il se l'est réapproprié dans ses plus modestes et vitales fonctions – le fait d'accepter d'écrire sur elles constituant sans doute le stade ultime de la réconciliation.

Surtout, il explore humblement les liens entre le corps de l'écrivain, son esprit et son travail. Il démontre ainsi que la littérature et le corps ont toujours, de mille manières différentes, partie liée.

C'est le cas même chez Georges Perec, auteur que sa réputation de formalisme et d'abstraction semble pourtant tenir à l'écart de si prosaïques considérations. Maryline Heck, maître de conférences à l'université de Toulouse, s'emploie à le démontrer avec brio dans *Georges Perec. Le corps à la lettre*. Elle y revisite l'œuvre de l'auteur oulipien pour montrer que le corps, chez lui, est *« l'objet d'une quête ou d'un questionnement »*.

Vertiges, caries, masturbation... Faire entrer ces plaisirs et misères, minuscules ou immenses, en littérature

Celui-ci peut passer par l'exploration de la réalité physique, et la description du corps dans l'espace comme dans *Un homme qui dort* (Denoël, 1967) ou dans *L'Infra-ordinaire* (Seuil, 1996). Il peut s'incarner dans le rapport de Perec à la contrainte ou dans son travail sur le « corps » typographique des lettres, que Maryline Heck évoque longuement. Elle montre aussi qu'il s'intéresse au corps en train d'écrire autant qu'à celui de la personne en train de lire. La littérature est ainsi le lieu où nous nous rencontrons, êtres de mots autant que de peau, de sueur et de sensations. ■

Signalons aussi la parution de l'essai Du Corps, *de Maurizio Ortiz, traduit de l'espagnol (Mexique) par Roland Faye,*

Extrait

« Alors que je tenais entre mes jambes un tube d'analyse et attendais que l'urine arrive, quelques mots m'ont traversé l'esprit, une phrase que j'avais lue à propos du poète du XIXe siècle, Giacomo Leopardi : "En réfléchissant aux subtilités de la miction, il était incapable d'uriner." Il fallait qu'il attende de pouvoir se "voler un moment d'inattention".

Quelle idée extravagante ! Mais l'histoire m'est restée. Des années après avoir lu la biographie du poète, je me souviens toujours de l'expression "se voler un moment d'inattention". »

LE CALME RETROUVÉ, PAGE 32

« La carie ou la tentation de la douleur. Réveillé à l'équerre par une carie dentaire. Après m'avoir fait sauter en l'air, cette saloperie m'a paru intéressante. (...) C'est la douleur la plus proche de la décharge électrique. Comme toute électrocution, elle crée la surprise. La langue rêvasse dans la bouche sans y songer, et tout à coup, deux ou trois mille volts ! C'est extrêmement douloureux mais instantané. Un éclair isolé dans un ciel d'orage. Cette douleur ne diffuse pas, elle est strictement limitée à son périmètre de malfaisance et s'estompe aussitôt. »

JOURNAL D'UN CORPS, PAGES 138-139

« Si les difficultés et apories inhérentes à tout projet d'écrire le corps se manifestent dans son œuvre avec une acuité particulière, c'est aussi qu'il demande à l'écriture l'impossible : dire le corps et tout à la fois son absence – la sienne, mais également des figures parentales. L'enjeu vital de l'écriture de Perec, la singularité de sa poétique (...) résident aussi dans la manière dont ils se nouent étroitement à la disparition de ses parents et à ce qui en fait l'arrière-fond : Auschwitz et l'assassinat programmé, sans traces, de millions de corps. »

LE CORPS À LA LETTRE, PAGE 247